

Monter deux fois la même pièce

Michelle Chanonat

Number 143 (2), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66829ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2012). Monter deux fois la même pièce. *Jeu*, (143), 42–45.

MICHELLE CHANONAT

MONTER DEUX FOIS LA MÊME PIÈCE

Pourquoi un metteur en scène décide-t-il de monter deux fois la même pièce ? S'agit-il de créer un nouveau spectacle ou de refaire à l'identique ? D'un désir d'approfondir le travail auparavant mené, d'un devoir de mémoire, de l'expression d'une nostalgie ou de l'urgence de porter une parole ? Toutes les raisons sont bonnes, les autres sont tues. Alors que tant de textes dorment sur les rayons des bibliothèques, pourquoi revenir sur le même, dix ou vingt ans plus tard ? Pour aller plus loin, combler un sentiment d'inachevé ou remâcher une quiète satisfaction ? Surfer sur un succès populaire ou pallier la frilosité économique des producteurs ? Voici quelques réponses, glanées auprès de Denise Filiatrault, Lise Gionet, Brigitte Haentjens, Denis Marleau et Michel Nadeau. Pour chacun d'entre eux, il y a d'abord et avant tout le plaisir, différent mais toujours présent. Le plaisir des retrouvailles avec un auteur, un texte, une pièce.

L'urgence du texte

Dix ans séparent les deux mises en scène de Brigitte Haentjens de *la Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès. James Hyndman en 2000, Sébastien Ricard en 2010, deux acteurs d'exception pour un texte d'exception. Pour Brigitte

Haentjens, il y a une urgence à dire Koltès : « C'est un texte qui m'habite, qui ne m'a jamais quittée, dit-elle. Une parole à faire circuler, encore. Je pensais le reprendre avec James, mais je l'ai refait à neuf avec Sébastien. Il s'agissait de faire autrement, pas de refaire. » Pourtant, la démarche est restée la même, mettre ce texte en scène dans un espace non théâtral : « Retrouver les bases du théâtre, dans une relation étroite entre acteur et spectateur, qui laisse la place à toute la beauté du texte, à cette parole, engagée et poétique. » Parole qui, selon Koltès lui-même, devait résonner dans des lieux qui ne soient pas des théâtres.

Ce monologue de Koltès est un des grands textes du théâtre contemporain. Puissant, inépuisable. Une écriture des profondeurs, qui sonde l'âme humaine. Pour Haentjens, reprendre *la Nuit juste avant les forêts*, revenir sur un texte d'une telle densité, d'une telle intensité, était une évidence. Cette expérience est peut-être même appelée à se reproduire : « Je voulais monter *Oh les beaux jours* tous les dix ans avec la même interprète, mais ce projet ne s'est pas concrétisé. Alors, peut-être que... *la Nuit*..., une troisième fois, dans dix ans ? »



Les *Petits Orteils* de Louis-Dominique Lavigne, mis en scène par Lise Gionet au Théâtre de Quartier à 20 ans d'intervalle.
 Sur les photos : Sylvain Héту (1991) ; Sylvain Héту, Martin Boisclair et Jeanne Gionet-Lavigne (2011). © Yves Renaud et Jean-Philippe Baril-Guérand.

Un texte universel

Avec *les Petits Orteils*, Louis-Dominique Lavigne a trouvé un créneau : le théâtre pour bébés. Est-ce la rareté qui en justifie la reprise ? Quand Lise Gionet décide d'en refaire la mise en scène, elle est consciente du risque : « La première mise en scène des *Petits Orteils* date de 1991, le spectacle a connu un grand succès, a été produit en anglais et repris par d'autres compagnies, joué plus de 1 000 fois. Le reprendre, 20 ans plus tard, c'est à la fois un défi et une responsabilité. On sait que ce texte trouve une résonance chez les enfants, et cette force reste d'actualité. »

En effet, l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur est un problème que l'on souhaite à tous les enfants. « Notre public ne change pas, il se renouvelle », dit-elle. Elle choisit de créer un nouveau spectacle, avec deux nouveaux acteurs pour incarner les personnages auparavant évoqués : « Cela rend le texte plus universel, il me semble... » La scénographie, modifiant le rapport scène-salle, crée « un espace éclaté qui actualise les lieux et met le texte de l'avant ». La mise en scène se tient loin des technologies audiovisuelles : « Au Théâtre de Quartier, on croit encore à la magie du théâtre, sans artifices plus qu'il n'en faut, on mise sur le texte et l'interprétation, dans une proximité avec les spectateurs... »

Les anniversaires

Créé en 1987, *Un sofa dans le jardin* est, selon Michel Nadeau, une reprise circonstancielle, pour souligner les 25 ans de la compagnie. Nadeau revendique une démarche *vintage*, une reprise sortie telle quelle des boîtes, un copier-coller de la création : « Parce qu'on ne reprend pas les créations collectives, les textes ne sont pas édités et tombent dans l'oubli. » Voulant « vérifier si ça tient la route, et s'amuser aussi... », Michel Nadeau a retravaillé « un peu » le texte, dont il dit qu'il a bien vieilli, et que « maintenant il serait publiable. *Un sofa dans le jardin* tient des propos écologistes sur la disparition de l'espèce, de la mémoire, etc., ce sont des thèmes toujours d'actualité. »

« Se faire plaisir » est également une bonne raison pour Denis Marleau qui, pour fêter les 30 ans d'UBU, reprend *Oulipo Show*, créé en 1988, avec les mêmes acteurs, « ceux qui ont marqué les débuts de la compagnie, qui ont participé à bon nombre de productions, le noyau dur ». Et il précise : « Recréer *Oulipo Show*, c'est revenir à quelque chose de fondateur. » Bien qu'il s'agisse d'une reprise (presque) à l'identique, c'est l'occasion à la fois de « retrouver quelque chose et [de] chercher plus loin ». Gardant le même corpus de texte, il dit avoir « fait quelques ajouts. De toute façon, le collage initial, personne ne s'en souvient ! »

Un succès garanti

Denise Filiatrault a mis en scène *les Fourberies de Scapin* une première fois en 1993, avec Yves Jacques dans le rôle-titre. Pour la reprise en 2011 avec David Savard, elle a planté le décor dans un cirque et mené Molière tambour battant dans une mise en scène bondissante et virevoltante. Quand on lui demande pourquoi, elle répond très simplement : « Parce que j'aime cette pièce ! » Pourtant, Filiatrault avait au départ d'autres visées : elle voulait faire de Scapin un héros du septième art, rien de moins. « Mais faire un film exige un processus de financement très long, dit-elle, trop long... À mon âge, je n'ai plus le temps d'attendre. » L'impatience convenant mieux au théâtre, cette reprise des *Fourberies...* sonne comme le prétexte culturel dans un festival d'humour estival. La metteuse en scène ne s'en défend guère : « Dire que c'est une récréation serait peut-être exagéré, mais oui, quand même... On a arrangé certaines choses. » Et rajeuni la distribution, forcément : « Des acteurs différents donnent une autre énergie. Yves Jacques avait peut-être plus de métier, mais David Savard apporte un côté séducteur : il est très beau garçon », fait-elle remarquer. Remplissant parfaitement son rôle de divertissement, genre dans lequel la grande dame excelle, le spectacle attire les foules. Et de cela on ne peut que se féliciter : osons croire que ce « large public » est récupérable pour le théâtre de création...

Venant combler un manque « dans cette tranche d'âge », remis dans le circuit à la demande des diffuseurs, la nouvelle mise en scène des *Petits Orteils* est elle aussi assurée de son succès : « C'est reparti pour une tournée, en français et en anglais. Il n'y a pas beaucoup de spectacles pour les tout-petits au Québec. On a l'impression d'être des pionniers dans ce domaine ! se réjouit Lise Gionet. On a joué 33 fois au Centre national des Arts à Ottawa, ça ne se fait plus beaucoup... »

Vintage ou non ?

Radical, Marleau joue la reprise jusqu'au bout, convoquant la même équipe d'acteurs, une vingtaine d'années plus tard : « C'est un réel bonheur de les retrouver, avec les cheveux un peu plus gris. » Et il ajoute avec un brin de malice : « On a refait les costumes, bien qu'ils auraient pu reprendre les mêmes ! » Pas de décor, comme à la création, mais un « espace de mots, de langage et de jeu d'acteurs », et pas de vidéo non plus, souligne Marleau : « Malgré mon parcours... » Sans pour autant parler de récréation, le metteur en scène se défend d'avoir été nostalgique : « On a approfondi, retravaillé les textes, les déplacements, le rythme, la voix, l'intériorité de l'acteur. C'était intéressant de revoir le travail sur les cadrages, par exemple, ou le morcellement des corps. »

Michel Nadeau, quant à lui, assume une « vision anthropologique » de sa pièce : « La mise en scène est complètement *vintage*.

On a repris *Un sofa...* comme dans le temps. On a tout refait à l'identique, costumes, musique, décor, lumières. Seuls les comédiens ont changé. Or, on s'aperçoit que le kitsch ne se démode pas, le kitsch, ça reste kitsch, quelle que soit l'époque. L'humour fonctionne très bien. Les gens rient aux mêmes moments qu'il y a 25 ans. »

Pour Brigitte Haentjens, la motivation est ailleurs ; elle répond à un réel désir de revenir sur un même texte, essentiel pour créer un nouveau spectacle, en travaillant avec un nouvel acteur : « Je l'ai abordé d'une façon très ouverte, très branchée sur les propositions de l'acteur. Diriger un acteur, c'est aussi plonger avec lui, parcourir un chemin. L'acteur modifie la perspective. D'un même texte, j'ai créé deux spectacles différents, mais avec les mêmes contraintes. Mieux qu'un exercice de style, c'est un exercice organique. »

Un temps de bilan

Paraissant aux antipodes d'un processus créatif dont chaque œuvre est une étape, une progression, un sillon pour approfondir la recherche formelle, remonter à l'identique un spectacle 25 ou 30 ans plus tard serait le prétexte d'une réflexion sur le chemin parcouru ? Marleau en apprécie les hasards : « Les directions que j'ai empruntées étaient au départ insoupçonnables, pas programmées, comme ma démarche en vidéo par exemple. Mais, quand je regarde la « marionnettisation » de l'acteur dans *Oulipo Show*, je me dis qu'elle préfigure la vidéo, qui m'a par la suite beaucoup inspiré. Les rencontres avec des acteurs, des concepteurs, des plasticiens ont influencé mon cheminement. Si je ne referais pas certaines choses, je crois que les expériences moins satisfaisantes sont nécessaires dans un parcours. »

Puisque commémoration il y a, allongeons *Oulipo* sur *Un sofa...* pour invoquer le nécessaire devoir de mémoire, auprès d'un public renouvelé, dans une démarche que l'on qualifierait d'historique, voire d'archéologique : montrer les œuvres qui ont marqué l'évolution du théâtre francophone en Amérique du Nord. À ce titre, on peut admettre qu'*Oulipo Show* remplit le mandat, spectacle qui à sa création fut un succès, joué plus de 200 fois et marqué comme un repère dans la démarche artistique de son créateur et, plus largement, dans la chronique théâtrale québécoise.

Nadeau constate que le registre même d'*Un sofa...*, une fable drôle, a disparu : « Maintenant le théâtre est plus sombre. Si les auteurs font rire, le rire est jaune, grinçant, croche. » Chez le directeur du Théâtre Niveau Parking, on sent aussi cette volonté de témoigner au public d'aujourd'hui : voilà comment on faisait du théâtre « de notre temps »... il y a 30 ans, et déjà au siècle dernier. Dans une société qui s'oublie dans sa course contre le temps, marquer les anniversaires, compter

les années, c'est dire : voilà d'où l'on vient. Un retour aux sources, une pause autoréflexive avant de repartir pour de nouvelles aventures. Quand les films muets en noir et blanc font des succès au *box-office*, il ne faut plus s'étonner de rien.

L'argent ne fait pas le poids dans l'argumentaire : si on peut faire l'économie d'une création, on ne fait pas celle d'une production. Refaire à l'identique coûte aussi cher que de faire. « Avec deux reprises, *Jackie* et *les Aveugles*, et deux créations, un Shakespeare au TNM et un Molière en France, on aurait pu s'en passer », constate Marleau. Néanmoins, partant du principe que reprise sous-entend succès antérieur, argument levier des campagnes de communication, le développement

de public devrait se faire plus aisément pour une reprise auréolée d'un *buzz* élogieux que pour une création. Et là, l'argument pourrait peser dans la balance.

Un acte de résistance

Bien sûr, on pourrait y voir aussi un acte de résistance. Une volonté poétique d'aller à contre-courant de la productivité qui dicte les créations faites à très grande vitesse, jouées une vingtaine de fois et reléguées dans les entrepôts de la mémoire collective. Se donner le luxe, puisque c'en est un, de revenir sur ses pas, d'emprunter le chemin que l'on croyait connaître, et se laisser surprendre, étonner, ravir. Retrouver un auteur, un texte, comme on retrouve un ami perdu de vue dont le souvenir néanmoins nous accompagne. Emprunter avec lui d'autres sentiers, se laisser emporter, ailleurs, au moins le temps d'une re-présentation. Retrouver des acteurs, une pièce, une ambiance, une époque... C'est tout de même plus artistique que de répondre à une commande, pour « occuper le terrain » comme on *euphémise* en marketing.

Avoir toutes les bonnes raisons du monde de faire ce que l'on fait, tant qu'on le fait avec passion. Faire et refaire, pourquoi pas ? Quand le théâtre est urgent et nécessaire. Comme le rire et la désobéissance. ■

Oulipo Show, créé en 1988 et remonté par Denis Marleau en 2011 avec les mêmes comédiens (Carl Béchar, Pierre Chagnon, Bernard Meney et Danielle Panneton) à l'occasion des 30 ans de la compagnie UBU.
© Josée Lambert et Stéphanie Jasmin.

